

Anthropologie et Sociétés



Jean BAZIN et Emmanuel TERRAY (éds) : *Guerres de lignages et guerres d'États en Afrique*, Coll. " Ordres sociaux ", Éditions des Archives Contemporaines, Paris, 1982, 540 p. , cartes.

Jean-Claude Muller

Volume 7, Number 3, 1983

Vie et mort des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006161ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006161ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muller, J.-C. (1983). Review of [Jean BAZIN et Emmanuel TERRAY (éds) : *Guerres de lignages et guerres d'États en Afrique*, Coll. " Ordres sociaux ", Éditions des Archives Contemporaines, Paris, 1982, 540 p. , cartes.] *Anthropologie et Sociétés*, 7(3), 151–153. <https://doi.org/10.7202/006161ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMPTES RENDUS

Jean BAZIN et Emmanuel TERRAY (éds) : *Guerres de lignages et guerres d'États en Afrique*, Coll. « Ordres sociaux », Éditions des Archives Contemporaines, Paris, 1982, 540 p., cartes.

Voici un ouvrage qui accroît substantiellement nos connaissances sur les fonctions et les significations de la guerre en Afrique noire précoloniale. Il se compose de neuf contributions originales et d'un avant-propos des deux éditeurs. Comme on en sait finalement assez peu sur les guerres africaines, à part quelques exceptions notables, les éditeurs, à juste titre nous semble-t-il, n'ont pas voulu faire de leur très intéressante préface un traité de polémologie, ayant assez de questions spécifiques à l'Afrique à se poser. Ils refusent de s'engager dans les débats, indécidables à leurs yeux, de la guerre comme être en soi de la « société primitive » ou de la « violence fondatrice ». Ce que le livre veut faire, avec succès, c'est d'abord une histoire sociale de la guerre en Afrique. Cette introduction se base essentiellement sur les contributions du livre; très pondérée et très mesurée, elle examine les points principaux discutés par les contributeurs. Peut-être aurait-on pu parler, ou simplement mentionner, quelques ouvrages plus anciens consacrés à des populations où la guerre a joué un rôle essentiel comme les Bandia ou les Nguni de Fort Jameson. Mais ceci n'est finalement pas très important car cet avant-propos nous aide à nous orienter non pas dans une typologie des guerres mais dans les sens multiples qu'elles prennent selon les divers contextes sociaux. Ce livre est donc une première; il faudra désormais s'y référer lorsqu'on abordera ces problèmes car le cadre conceptuel et les contributions éclaireront bien des chercheurs.

Toutes ces contributions, sauf une, la première signée P.Ph. Rey, sont de grande qualité, en partie à cause de leur longueur qui permet ainsi d'exposer à loisir tous les points pertinents. Passons rapidement sur cette première contribution dont l'argument est résolument réductionniste. L'origine des guerres lignagères serait à chercher dans un mélange des thèses de Marx et de Machiavel. En gros, les mécanismes de ces rivalités lignagères proviennent des rapports aînés/cadets assimilés à une lutte des classes mais, afin que les cadets ne s'en rendent pas compte, les diaboliques aînés qui forment la classe des « exploités », inventent le système lignager et jouent les cadets les uns contre les autres, lignages contre lignages, pour les empêcher de réfléchir et de prendre conscience de leur statut d'exploités, tout occupés qu'ils sont à se chamailler. Voici, une fois de plus, ressuscitée la théorie du complot qu'on croyait, à tort, reléguée aux oubliettes. Une autre perle : les mariages par échange direct de sœurs résulteraient du dénuement des populations opprimées bien qu'un bon nombre de sociétés prouvent le contraire...

Le second texte, dû à P. Bonnafé, M. Fiéloux et J.M. Kambou s'occupe aussi du problème de la guerre dans une société lignagère, les Lobi de Haute-Volta. C'est un beau travail qui prend le contre-pied du premier; la guerre origine du désir de préserver l'autonomie économique et l'indépendance politique des lignages. Richelement documentée du point de vue ethnographique — la société lobi est fort compliquée —, la description minutieuse des conflits confirme les hypothèses. Mais d'aucuns diront que ces ethnologues ne sont pas allés derrière le masque qui cache la lutte des classes et la domination aînés/cadets (voir supra).

R. Cabanes examine ensuite les différentes formes qu'ont prises les guerres sur la côte nord-est de Madagascar aux XVII^e et XVIII^e siècles. Article historique bien documenté et étayé qui montre excellemment comment les guerres lignagères s'articulent dans la région au système de la traite et comment les changements de celle-ci et les problèmes politiques découlant de la domination mérina en infléchissent et transforment le sens.

Ce qui restait du royaume djerma-songhay avant l'arrivée des Blancs fait l'objet d'une étude de J.P. Olivier de Sardan. Cette étude est notable à plus d'un titre : on connaît les heures de gloire de ces royaumes mais beaucoup moins ce qui s'est passé après leur effondrement au XVIII^e siècle. Olivier de Sardan, dans un texte très dense et très fouillé, nous montre comment ces royaumes se sont divisés en chefferies classiques de type prédateur, chacune conservant les idées des hauts faits passés. Cette situation lui suggère des réflexions méthodologiques sur l'ethnohistoire qu'on aura intérêt à méditer. C'est un cas privilégié que l'auteur a bien décrit dans toutes ses implications ethnographiques et théoriques; nous relevons à ce propos une intéressante discussion de l'évolution du royaume djerma partant d'une chefferie « archaïque » pour passer à une chefferie de type classique (prédatrice) et enfin à un royaume pour retourner au stade d'une chefferie classique. Les techniques guerrières, razzia, domination brutale, alliance ainsi que leurs causes et leurs effets, le rôle des classes sociales et le statut des guerriers sont décrits dans leurs interactions et leur dynamique.

Le chapitre d'E. de Latour pourrait s'intituler « Dieu que la guerre est jolie ». Il concerne le petit royaume du Dallol Mawri situé au Niger entre les populations djerma et hausa. Il s'agit là-aussi d'une société prédatrice organisée pour le pillage et la chasse aux esclaves. L'auteur nous présente surtout le point de vue nostalgique des guerriers à qui la guerre profitait par l'acquisition de butin ou de main-d'œuvre servile mais elle décrit aussi comment les victimes potentielles réagissaient en présentant une hypothèse qui va à l'encontre des interprétations de P.Ph. Rey sur l'organisation lignagère. La paix coloniale a eu des effets profondément destructurants; elle a bouleversé de fond en comble cette société guerrière et on comprend ces vieillards amers qui regrettent le temps passé.

R. Botte s'intéresse au phénomène des guerres internes et dynastiques dans l'État du Burundi. Les conflits entre parenté et royauté sont importants ici, comme dans bien d'autres royaumes africains, ainsi que les conflits armés entre nobles. La lutte des classes entre nobles et gens du commun est tempérée au Burundi par le clientélisme qui constitue un frein à la lutte des classes.

J. Bazin nous décrit le royaume de Ségou dont le moteur était la guerre d'où son appellation d'État guerrier utilisant des moyens très efficaces pour établir sa domination, la guerre réelle n'étant qu'un moyen parmi d'autres de faire payer des tributs et d'asservir des populations dont on tue les aînés pour que les cadets, nouveaux dépendants, soient des « hommes neufs » sans mémoire généalogique et ignorants des rituels faits par les aînés assassinés.

E. Terray nous donne un compendium de ce qu'on peut dire de la guerre dans le monde akan. Les royaumes akan sont les unités d'exploitation du système; l'État acquiert et gère les richesses, les hommes, les esclaves, au bénéfice des nobles. Lorsque ces États akan ont conquis toutes les populations « libres » des alentours, ils ne peuvent plus s'étendre qu'en se faisant la guerre entre eux et en se volant mutuellement des esclaves. Ceci résulte en une sorte de hiérarchisation des divers États où la guerre devient un moyen de conserver ou d'accroître son rang, la chasse aux esclaves devenant secondaire. Ce système en expansion atteint alors ses limites et le dilemme qui se pose pour acquérir des richesses est soit d'essayer de continuer les conquêtes, ce qui s'avère impossible ou plus difficile, soit d'organiser un commerce d'État. Les tenants des deux politiques alternent tout au long du XIX^e siècle jusqu'à la conquête anglaise sans que les uns ou les autres ne prennent effectivement le dessus. C'est une excellente mise en ordre structuro-marxiste visant à démonter les mécanismes profonds et les contradictions d'une histoire pour laquelle on disposait de beaucoup de documentation mais pas de vue d'ensemble jusqu'à ce texte très élégant et précis.

Ces conflits entre mercantilistes et impérialistes, termes d'Ivor Wilks cités par Terray, nous introduisent directement à la dernière contribution, la plus remarquable à notre avis, celle de C. Aubin qui défend brillamment une thèse peu orthodoxe mais qui emporte la conviction. Ce long exposé vaudrait à lui seul un compte rendu séparé. En bref,

les historiens se trouvent confrontés aujourd'hui à deux modèles expliquant la violence (raids d'esclaves) en Afrique soudanienne et ses résultats : la première, la théorie du déclin, tient pour acquis que cette chasse aux esclaves a été marquée par une dégradation des sociétés africaines alors que l'autre minimise ces phénomènes en pensant que les razzias n'ont pas changé grand-chose et que la plupart des sociétés africaines concernées sont restées « stables et prospères ». Devant ces deux thèses, qui disent à peu près la même chose, l'auteur ne peut s'empêcher d'éprouver un malaise car en plusieurs points d'Afrique il est clair que l'économie se développe précisément à cette époque. L'auteur tente une synthèse et affirme que le commerce s'est vigoureusement propagé dans la zone soudanienne au XIX^e siècle amenant des conflits sociaux en transformant, ou en menaçant de le faire, nombre de sociétés avant la conquête européenne. L'influence dominante des commerçants est à l'origine de ces troubles. C. Aubin va même jusqu'à parler de leur « prise du pouvoir » qui transforme les institutions traditionnelles et la nature des États touchés par cette révolution commerciale; la guerre et la chasse aux esclaves deviennent alors des moyens pour éliminer les ethnies réfractaires au commerce et pour ouvrir de nouvelles terres destinées à des productions commerciales, le tout grandement aidé par l'introduction de l'Islam. L'auteur soutient que toute l'histoire de la zone soudanienne ainsi que des zones sahélienne et de la forêt qui lui sont contiguës doit être réexaminée et le rôle exagéré de l'influence des Blancs réévalué lors de cette période.

Après une critique des matériaux « économiques » appuyant les deux thèses du déclin et de la stabilité, fort minces comme elle le dit, l'auteur va tenter de démontrer que la croissance économique était bien réelle à cette époque troublée entre le Sénégal et la boucle du Niger en se basant, cette fois, sur des faits tangibles se passant au Dyimini, au nord-est de la Côte d'Ivoire. Les commerçants, le mercantilisme agressif et l'idéologie de l'enrichissement individuel entrent en concurrence avec les élites traditionnelles, qu'elles soient lignagères ou étatiques car, comme le remarque pertinemment C. Aubin, l'objectif des États non-mercantiles vise à limiter – ou à contrôler – les profits et à les siphonner vers le souverain ou l'aîné de lignage qui ne saurait souffrir de concurrence, en l'occurrence les marchands. Sur cet aspect, son analyse des États primitifs africains rejoint, mais par un tout autre biais, les thèses que de Heusch, Adler et moi-même défendons et qui voient ces États comme des structures essentiellement symboliques. Une optique mercantile ne saurait donc s'instaurer sans conflits, les marchands soutenant ceux qui leur étaient favorables et, littéralement, prenant le pouvoir avec eux.

Le fardeau de la preuve incombait à l'auteur : la documentation est riche, abondante et convaincante. Au sujet de la guerre, l'idéologie de celle-ci change aussi et les razzias qui suivent ou accompagnent l'instauration de l'ordre mercantile n'ont absolument rien à voir avec les razzias des États prédateurs. C'est une vue fort nouvelle, quoiqu'Horton ait déjà laissé soupçonner plusieurs de ces aspects, qui montre qu'on s'était laissé piéger par les mots razzia, chasse aux esclaves ou conquête sans voir le profond changement de sens qu'ils prenaient lors de l'installation de nouveaux régimes favorables au commerce. Cette remise en question de l'histoire « objective » ou tout simplement factuelle s'accompagne aussi d'une critique percutante et bien menée sur les phantasmes des historiens qui sont ici en quelque sorte psychanalysés. L'auteur affirme que l'influence européenne au XIX^e siècle n'a été que marginale, contrairement aux idées généralement reçues. La croissance économique et les innovations politiques qui en dérivent ne découlent pas de l'histoire de l'Europe mais de l'histoire proprement africaine. Les thèses du déclin et de la stabilité ne sont que les projections de notre ethnocentrisme. La documentation réunie et l'argument du texte nous font penser la même chose.

C'est donc un livre très important qui traite de la guerre mais aussi de beaucoup d'autres problèmes connexes et essentiels. Les contributeurs sont soit anthropologues soit historiens et, comme ils parlent tous la même langue, à moins de les connaître on ne sait pas qui est qui : c'est bon signe.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie
Université de Montréal